



LOUISE FORESTIER :

SENTIMENT

Une entrevue de Hélène Pedneault

Le 25 juillet dernier, à la terrasse d'un petit café D'Outremont, Louise Forestier, chanteuse, comédienne et auteure, se raconte. Elle a 40 ans, elle chante depuis 18 ans. Le show qu'elle présentera au Théâtre de Quat'sous du 18 au 29 octobre prochain risque d'être l'un des plus importants de sa carrière.

LOUISE : Tu veux savoir comment ça va ? Ça va un peu brumeux parce que je prépare un show. Une journée j'ai un flash écoeurant, et le lendemain, je ne le trouve plus bon.

HÉLÈNE : Mais comment ça va dans ta vie privée, émotive ?

L. : C'est la même chose, c'est indissociable. Quand je travaille sur un show, c'est l'obsession, je ne suis que ça. Je passe des semaines sans parler ou à ne parler qu'une heure par jour à quelqu'un.

H. : Et la relation avec ton fils dans tout ça ?

L. : Je le tiens au courant, je lui dis ce qui se passe. Il aime la musique et il conteste la mienne parce qu'il veut en faire. Alors il va dire : ta musique, ce n'est pas ma musique. Mais j'ai compris qu'il avait besoin de se mettre en compétition avec moi pour faire ce qui lui appartient, et non pas pour copier sa mère parce qu'il aime sa mère. Alors j'accepte ça très bien. S'il n'était pas là, je serais sûrement moins à jour en musique... Un enfant ça donne un sentiment d'urgence.

Parce qu'il grandit vite en maudit. Il a 12 ans et il est grand comme moi ; dans cinq ans, il ne sera plus là. C'est une horloge dans la face, un enfant, un gros cadran.

L'amour filial est une sorte d'amour tellement beau et désintéressé... Si on parvenait à aimer nos partenaires de cette façon, sans avoir le côté maternage qu'un enfant nous demande, ce serait magnifique... Je ne sais pas si j'ai réussi avec mon fils, je ne sais pas quelle sorte d'homme il sera avec les femmes. Mais parce que j'essaie de me réaliser et d'être le plus autonome possible, il aura, j'espère, l'image d'une femme libre.

Juste le fait d'être libre est tellement gratifiant que la perspective d'une relation amoureuse ne me jette plus à terre.

H. : L'autonomie, c'est très important pour toi ?

L. : Oui. Je gagne ma vie depuis l'âge de quinze ans. Déjà l'autonomie financière est la porte de toutes les autres. Je n'ai jamais considéré le mariage comme quelque chose de sécurisant financièrement. Mais autant j'étais autonome dans la vie pratique, autant je ne l'étais pas du tout face aux hommes. Alors là, pas du tout. C'est assez absurde, et ça a toujours été une dichotomie effrayante pour moi.

H. : Est-ce que tu vis encore maintenant cette absence d'autonomie envers tes partenaires ?

L. : Non.

H. : Ça a changé quand ?

L. : Ça fait un an à peine !.. (grand rire)

H. : Comment vis-tu cette nouvelle autonomie ?

L. : Toute seule !.. Ça se manifeste par le fait de choisir vraiment avec qui je veux « tripper ». Je suis capable de me passer d'une relation masculine pendant de longs mois, parce que les "hit and run" - j'ai fait ça pendant un bout de

D'URGENCE



Photo Radio-Québec

temps - c'est platte. Rien n'arrive. La jouissance pour moi est liée à un concept émotif extrêmement précieux, et je ne livre aucune émotion intime à un passant. Ça peut arriver que le choix que j'ai fait me mène à un «dead-end», j'en suis très consciente. Mais juste le fait d'être libre est tellement gratifiant que la perspective d'une relation amoureuse ne me jette plus à terre.

H. : Tu en fais quoi de ta solitude ? Tu dis qu'elle est vorace...

L. : J'écris beaucoup, je me lamente toute seule, je fais les cent pas, je suis bien, je suis mal, mais je vis ça toute seule. Je n'ai plus besoin d'aide.

H. : Et quel genre de personnes as-tu gardé dans ta vie ?

L. : Je suis dans un tournant où ça change beaucoup. J'ai des nouvelles amitiés. Il y a Francine Ruel qui est vraiment très proche et qui a écrit des textes sur mon dernier album. On a une relation très simple et très très généreuse.

H. : En dehors de toute compétition ? Même si vous écrivez toutes les deux ?

L. : Complètement. Quand elle a écrit un beau texte, ça me fait chier : pas parce qu'elle a écrit un beau texte, mais parce que ça me force à en écrire un aussi. Et vice versa. Il y a une compétition, mais elle est vue, sentie, parlée, admise, voulue, utilisée. Elle n'est pas du tout destructrice. C'est une propulsion.

H. : Et comment voyais-tu les femmes auparavant ? Comme des rivales ou comme des complices ?

L. : Dans ma vie les femmes ont été assez importantes. Je n'ai pas eu de rapports de rivalité avec les femmes, je ne les ai jamais perçues comme ça. Tu sais, nous les chanteuses, on n'est pas très inquiétantes pour les autres femmes, parce qu'on a une espèce de réputation de «filles de vie», de filles pas très sérieuses, souvent pas brillantes, hystériques, folles plus qu'autre chose ; on va même jusqu'à nous dire qu'on est intellectuelles au lieu de nous dire qu'on est intelligentes, ce qui est péjoratif dans ce cas-ci.

J'ai eu des chances, mais je ne les ai pas pas toutes prises. Pourquoi ?

H. : Dans ton métier, as-tu été supportée beaucoup par des femmes ?

L. : Oui. Mouffe a été très importante. On va retravailler ensemble pour le prochain spectacle.

J'en fais la conception, mais j'ai besoin d'une consultante. Il y a Ruel qui m'encourage, Michèle Magny qui est ma vieille copine. Les femmes m'ont aidé beaucoup. Ce n'est rien de spectaculaire, elles ne m'ont pas mise sur la scène, mais elles m'ont encouragée.

H. : As-tu eu le même encouragement de la part des hommes du métier ?

L. : J'ai eu des relations exceptionnelles

avec mes musiciens. Par contre, pour ce qui est des médias ou des gérants, c'est une autre histoire. Il y en a qui m'ont toujours respectée, d'autres qui n'ont jamais rien compris à ce que j'étais. Parce que je ne fais pas d'entreprise de charme, ça les dérouté ou ça ne les intéresse pas, carrément.

H. : Considères-tu avoir eu de la chance ?

L. : Oui. J'ai eu des chances, mais je ne les ai pas toutes prises. Il y en a que j'ai ratées. Après l'Osstidshow par exemple. Enfin... je ne l'ai pas prise...

H. : Penses-tu que c'est juste une histoire de «chance que tu n'as pas prise» ?

L. : Comment se fait-il que, quand j'ai continué à chanter après l'Osstidshow, on disait que j'étais vulgaire parce que je chantais en jouai, alors que Robert continuait son histoire sans problèmes ? Fouille-moi. J'ai chanté, moi aussi, les jambes écartées et le derrière en l'air, du rock'n'roll, j'ai crié, j'ai fait tout ça en 70. Ça passait à côté. C'était très violent, très subversif ce que je faisais. Il aurait fallu quelqu'un dans le métier qui comprenne ça, qui me laisse aller librement, et qui en même temps puisse vendre ça aux médias à ma place. Et il n'y en a pas eu. Alors je me suis retrouvée à me juger moi-même et à me dire que c'était de ma faute, que c'était trop violent.

H. : C'est ce que tu étais à ce moment-là qui n'était pas recevable par l'époque. On t'a boycottée, quoi, on t'a remise à ta place...



L. : On m'a boycottée, mais je me suis boycottée moi-même aussi. C'était ça qui était terrible. Je n'ai pas eu la force, la conscience pour analyser tout ce qui se passait et continuer quand même. C'était trop instinctif.

H. : Il y a deux ou trois ans, dans des entrevues, tu disais que tu voulais donner du sens, que tu étais tannée de la musique qui enterre les paroles. Est-ce ça que tu mets en scène actuel le ment ?

L. : Oui. C'est le dernier disque, plus trois nouvelles chansons, plus des anciennes que j'ai écrites, comme **La balade en sac d'école**, **La dernière enfance**, **Le cantic du Titanic**. C'est un show où, après dix-huit ans de métier, je peux accumuler un maudit paquet de hits, les uns derrière les autres, et je ne m'empêcherai pas de le faire. Sauf que la signification que je vais donner à ces chansons, par la conception du show, va être très différente. Je veux faire un show accessible, mais je veux être moi-même. Je n'ai plus besoin de me battre pour mon identité, c'est gagné avec le dernier disque. Les gens ne seront pas dépaysés, ils ne verront pas une étrangère qui se déguise pour avoir l'air «showbiz». Ça va être vraiment de la chanson à l'état pur. Je m'en vais vers le niveau d'interprétation le plus précis possible.

H. : Un de tes disques s'appellait «Ben sûr que chu folle». Forestier est-elle encore folle ou tout au moins désinvoltée ?

L. : Elle est moins «Olé Olé» ! Je ne suis pas prête à retrouver cette désinvolture que j'avais parce qu'elle était beaucoup un moyen de m'esquiver. C'était une façon de rompre le charme, de désamorcer. Je ne veux plus désamorcer les bombes, je veux qu'elles sautent.

H. : Tu désamorçais au cas où le charme aurait agi ?

L. : Voilà. Je n'avais pas le droit. Alors là je ne désamorce plus. Je suis dans tel "mood" et that's it. Ça va passer parce que je suis en harmonie. Mais je ne ferai pas de compromis parce qu'il faut être drôle et fantaisiste par les temps qui courent, parce que, soi-disant, le monde a besoin de rire. Toutes les niaiseries qu'on peut dire là-dessus...

H. : Sur ton dernier disque, la chanson **Alerte** manifeste une sorte d'inquiétude par rapport au monde actuel...

L. : Je suis hantée par la violence. Les films porno à la TV... Quand mon fils de douze ans arrive et me dit qu'il a vu un

Je ne veux plus désamorcer les bombes, je veux qu'elles sautent.

film porno, ça m'écoeure. C'est un drame épouvantable. Ces femmes et ces hommes, adolescents maintenant, quelle attitude vont-ils avoir plus tard ? Ces violences sont très insidieuses. Mon fils ne revient pas chez nous avec un oeil au beurre noir ou les dents cassées. Non. Pas du tout. Mais qu'est-ce qu'il a dans sa tête quand il se couche le soir ? Je ne le sais pas. C'est la manipulation de la non-tendresse et du vite - j'en-ai-envie-je-le-prends. C'est une peur des émotions. Et ce ne sont pas seulement les petits gars qui pensent comme ça, les petites filles de douze ans sont au même point. Let's have fun, et après on jette la marchandise.

Les femmes ont beaucoup de misère à être en colère. En colère, elles préfèrent se détruire elles-mêmes. C'est ce que j'ai fait.

H. : Dans ton dernier disque, il y avait une forme d'acceptation de ta propre violence qui n'était pas aussi nette dans tes disques précédents...

L. : J'appellais ça de la violence moi aussi, jusqu'au jour où je me suis aperçue que c'était de la colère, et que j'avais le droit de l'exprimer au même titre que la tendresse. La colère c'est sain, c'est un sentiment juste. Les femmes ont beaucoup de misère à être en colère. Souvent elles sont en colère et elles préfèrent se détruire elles-mêmes. C'est ce que j'ai fait. Mais la colère fait écrire beaucoup. La peur aussi. On peut se servir de tout. Le jour où on comprend ça. que tout peut devenir un instrument de travail, c'est merveilleux.

H. : Une fois tu m'avais dit : quand je serai grande, je serai une grande écrivaine...

L. : C'est mon rêve. Il faut s'accrocher un rêve, sur le mur quelque part. Moi c'est celui-là. Et plus je vieillis, plus il se précise. Je m'en vais dans cette direction. Ça doit être ça qui s'en vient... le roman. Que c'est merveilleux un livre...

Une entrevue de
HÉLÈNE PEDNEAULT